

SGANARELLE

ou le cocu imaginaire

de Molière
1660



Théâtre du Lyon

ACTEURS

GORGIBUS, *bourgeois de Paris.*

CÉLIE, *sa fille.*

LÉLIE, *amant de Célie.*

GROS-RENÉ, *valet de Lélie.*

SGANARELLE, *bourgeois de Paris et cocu imaginaire.*

SA FEMME.

VILLEBREQUIN, *père de Valère.*

LA SUIVANTE *de Célie.*

UN PARENT *de Sganarelle.*

La scène est à Paris.

SCÈNE PREMIÈRE.

Célie, Gorgibus.

CÉLIE, *sortant toute éplorée, et son père la suivant.*

Ah ! N'espérez jamais que mon coeur y consente.

GORGIBUS.

Que marmottez-vous là, petite impertinente,
Vous prétendez choquer ce que j'ai résolu ;
Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu,
Et par sottises raisons votre jeune cervelle
Voudrait régler ici la raison paternelle.
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi,
À votre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moi
Ô sottise, peut juger ce qui vous est utile ?
Par la corbleu, gardez d'échauffer trop ma bile,
Vous pourriez éprouver sans beaucoup de longueur
Si mon bras sait encore montrer quelque vigueur.
Votre plus court sera Madame la mutine,
D'accepter sans façons l'époux qu'on vous destine.
J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il est,
Et dois auparavant consulter s'il vous plaît.
Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage,
Et cet époux, ayant vingt mille bons ducats,
Pour être aimé de vous doit-il manquer d'appas.
Allez, tel qu'il puisse être, avec cette somme,
Je vous suis caution qu'il est très honnête homme.

CÉLIE.

Hélas !

GORGIBUS.

Eh bien hélas ! Que veut dire ceci,
Voyez le bel hélas ! Qu'elle nous donne ici.
Hé ! Que si la colère une fois me transporte,
Je vous ferai chanter hélas ! De belle sorte.
Voilà, voilà le fruit de ces empressements
Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos romans :
Et vous parlez de Dieu bien moins que de Clélie.

Jetez-moi dans le feu tous ces méchants écrits
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits,
Lisez-moi comme il faut, au lieu de ces sornettes
Les quatrains de Pybrac, et les doctes tablettes
Du conseiller Mathieu, ouvrage de valeur,
Et plein de beaux dictons à réciter par coeur.
La guide des pêcheurs est encore un bon livre :
C'est là qu'en peu de temps on apprend à bien vivre,
Et si vous n'aviez lu que ces moralités,
Vous sauriez un peu mieux suivre mes volontés.

CÉLIE.

Quoi ? Vous prétendez donc, mon père, que j'oublie
La constante amitié que je dois à Lélie,
J'aurais tort si sans vous je disposais de moi ;
Mais vous-même à ses vœux engageâtes ma foi.

GORGIBUS.

Lui fût-elle engagée encore davantage,
Un autre est survenu dont le bien l'en dégage.
Lélie est fort bien fait ; mais apprend qu'il n'est rien
Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien,
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
Et que sans lui le reste est une triste affaire.
Valère, je crois bien, n'est pas de toi chéri ;
Mais, s'il ne l'est amant, il le sera mari
Plus que l'on ne le croit ce nom d'époux engage
Et l'amour est souvent un fruit du mariage.
Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner,
Où de droit absolu j'ai pouvoir d'ordonner,
Trêve donc je vous prie à vos impertinences ;
Que je n'entende plus vos sottises doléances.
Ce gendre doit venir vous visiter ce soir,
Manquez un peu, manquez, à le bien recevoir,
Si je ne vous lui vois faire fort bon visage,
Je vous... Je ne veux pas en dire davantage.
La Clélie est un roman de Madeleine
de Scudery, dans lequel il est question
du meilleur moyen d'arriver à l'amour.

SCÈNE II.

La suivante, Célie.

LA SUIVANTE.

Quoi refuser Madame, avec cette rigueur,
Ce que tant d'autres gens voudraient de tout leur coeur,
À des offres d'hymen répondre par des larmes
Et tarder tant à dire un oui si plein de charmes.
Hélas ! Que ne veut-on aussi me marier,
Ce ne serait pas moi qui se ferait prier,
Et loin qu'un pareil oui me donnât de la peine
Croyez que j'en dirais bien vite une douzaine.
Le précepteur qui fait répéter la leçon
À votre jeune frère, a fort bonne raison,
Lorsque nous discourant des choses de la terre,
Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,
Qui croît beau tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,
Et ne profite point s'il en est séparé.
Il n'est rien de plus vrai, ma très chère maîtresse,
Et je l'éprouve en moi chétive pécheresse.
Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin,
Mais j'avais, lui vivant, le teint d'un chérubin,
L'embonpoint merveilleux, l'oeil gai, l'âme contente,
Et je suis maintenant ma commère dolente.
Pendant cet heureux temps, passé comme un éclair,
Je me couchais sans feu dans le fort de l'hiver,
Sécher même les draps me semblait ridicule,
Et je tremble à présent dedans la canicule.
Enfin il n'est rien tel, Madame, croyez-moi,
Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi,
Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue
D'un Dieu-vous-soit-en-aide alors qu'on éternue.

CÉLIE.

Peux-tu me conseiller de commettre un forfait,
D'abandonner Lélie, et prendre ce mal-fait,

LA SUIVANTE.

Votre Lélie aussi, n'est ma foi qu'une bête,
Puisque si hors de temps son voyage l'arrête,
Et la grande longueur de son éloignement

Me le fait soupçonner de quelque changement.

CÉLIE, *lui montrant le portrait de Lélie.*

Ah ! Ne m'accable point par ce triste présage,
Vois attentivement les traits de ce visage,
Ils jurent à mon coeur d'éternelles ardeurs ;
Je veux croire, après tout, qu'ils ne sont pas menteurs,
Et comme c'est celui que l'art y représente,
Il conserve à mes feux une amitié constante.

LA SUIVANTE.

Il est vrai que ces traits marquent un digne amant,
Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

CÉLIE.

Et cependant il faut... Ah ! Soutiens-moi.
Laissant tomber le portrait de Lélie.

LA SUIVANTE.

Madame,
D'où vous pourrait venir... Ah ! Bons dieux elle pâme.
Hé ! Vite, holà, quelqu'un !

SCÈNE III.

Sganarelle, La suivante.

SGANARELLE.

Qu'est-ce ? Donc, me voilà.

LA SUIVANTE.

Ma maîtresse se meurt.

SGANARELLE.

Quoi ce n'est que cela ?
Je croyais tout perdu, de crier de la sorte ;
Mais approchons pourtant. Madame, êtes-vous morte.
Hays, elle ne dit mot.

LA SUIVANTE.

Je vais faire venir
Quelqu'un pour l'emporter, veuillez la soutenir.

SCÈNE IV.

Sganarelle, sa femme.

SGANARELLE, *en lui passant la main sur le sein.*

Elle est froide partout et je ne sais qu'en dire,
Approchons-nous pour voir si sa bouche respire.
Ma foi, je ne sais pas, mais j'y trouve encor, moi,
Quelque signe de vie.

LA FEMME DE SGANARELLE, *regardant par la fenêtre.*

Ah ! Qu'est-ce que je [v]ois,
Mon mari dans ses bras... Mais je m'en vais descendre,
Il me trahit sans doute, et je veux le surprendre.

SGANARELLE.

Il faut se dépêcher de l'aller secourir,
Certes elle aurait tort de se laisser mourir,
Aller en l'autre monde est très grande sottise,
Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise.
Il l'emporte avec un homme que la suivante amène.

SCÈNE V.

LE FEMME de SGANARELLE, *seule.*

Il s'est subitement éloigné de ces lieux,
Et sa fuite a trompé mon désir curieux.
Mais de sa trahison je ne fais plus de doute,
Et le peu que j'ai vu me la découvre toute.
Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur
Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur,
Il réserve, l'ingrat, ses caresses à d'autres,
Et nourrit leurs plaisirs par le jeûne des nôtres.
Voilà de nos maris le procédé commun,
Ce qui leur est permis, leur devient importun,
Dans les commencements ce sont toutes merveilles
Ils témoignent pour nous des ardeurs non pareilles ;
Mais les traîtres bientôt se lassent de nos feux,
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
Ah ! Que j'ai de dépit, que la loi n'autorise

À changer de mari comme on fait de chemise !
Cela serait commode, et j'en sais telle ici
Qui comme moi ma foi le voudrait bien aussi.
En ramassant le portrait que Célie avait laissé tomber.
Mais quel est ce bijou que le sort me présente,
L'émail en est fort beau, la gravure charmante.
Ouvrons.

SCÈNE VI.

Sganarelle et sa femme.

SGANARELLE.

On la croyait morte et ce n'était rien.
Il n'en faut plus qu'autant, elle se porte bien.
Mais j'aperçois ma femme.

SA FEMME.

Ô ciel ! C'est miniature,
Et voilà d'un bel homme une vive peinture.

SGANARELLE, à part, et regardant sur l'épaule de sa femme.

Que considère-t-elle avec attention,
Ce portrait, mon honneur, ne nous dit rien de bon.
D'un fort vilain soupçon je me sens l'âme émue.

SA FEMME, *sans l'apercevoir, continue.*

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vue.
Le travail plus que l'or s'en doit encore priser.
Hon ! Que cela sent bon !

SGANARELLE, à part.

Quoi ? Peste ! Le baiser !

Ah ! J'en tiens.

SA FEMME, *poursuit.*

Avouons qu'on doit être ravie
Quand d'un homme ainsi fait on se peut voir servie,
Et que s'il en contait avec attention,
Le penchant serait grand à la tentation.

Ah ! Que n'ai-je un mari d'une aussi bonne mine,
Au lieu de mon pelé, de mon rustre... !

SGANARELLE, *lui arrachant le portrait.*

Ah ! Mâtine !

Nous vous y surprenons en faute contre nous,
Et diffamant l'honneur de votre cher époux :
Donc à votre calcul, ô ma trop digne femme !
Monsieur, tout bien compté, ne vaut pas bien Madame,
Et, de par Belzébuth, qui vous puisse emporter
Quel plus rare parti pourriez-vous souhaiter :
Peut-on trouver en moi quelque chose à redire,
Cette taille, ce port que tout le monde admire,
Ce visage si propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautés soupirent nuit et jour ;
Bref en tout et partout ma personne charmante
N'est donc pas un morceau dont vous soyez contente :
Et pour rassasier votre appétit gourmand,
Il faut à son mari le ragoût d'un galant.

SA FEMME.

J'entends à demi-mot où va la raillerie.
Tu crois par ce moyen...

SGANARELLE.

À d'autres, je vous prie,
La chose est avérée, et je tiens dans mes mains
Un bon certificat du mal dont je me plains.

SA FEMME.

Mon courroux n'a déjà que trop de violence,
Sans le charger encore d'une nouvelle offense,
Écoute, ne crois pas retenir mon bijou,
Et songe un peu...

SGANARELLE.

Je songe à te rompre le cou.
Que ne puis-je aussi bien que je tiens la copie
Tenir l'original !

SA FEMME.

Pourquoi ?

SGANARELLE.

Pour rien, mamie :

Doux objet de mes vœux, j'ai grand tort de crier,
Et mon front de vos dons vous doit remercier.
Regardant le portrait de Lélie.
Le voilà, le beau-fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tison de ta flamme secrète,
Le drôle avec lequel...

SA FEMME.

Avec lequel, poursuis ?

SGANARELLE.

Avec lequel te dis-je... Et j'en crève d'ennuis.

SA FEMME.

Que me veut donc par là conter ce maître ivrogne.

SGANARELLE.

Tu ne m'entends que trop, Madame la carogne ;
Sganarelle est un nom qu'on ne me dira plus,
Et l'on va m'appeler Seigneur Corneillius.
J'en suis pour mon honneur ; mais à toi qui me l'ôtes,
Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes.

SA FEMME.

Et tu m'oses tenir de semblables discours.

SGANARELLE.

Et tu m'oses jouer de ces diables de tours.

SA FEMME.

Et quels diables de tours, parle donc sans rien feindre ?

SGANARELLE.

Ah ! Cela ne vaut pas la peine de se plaindre,
D'un panache de cerf sur le front me pourvoir,
Hélas ! Voilà vraiment un beau venez-y-voir.

SA FEMME.

Donc, après m'avoir fait la plus sensible offense
Qui puisse d'une femme exciter la vengeance,
Tu prends d'un feint courroux le vain amusement
Pour prévenir l'effet de mon ressentiment ?
D'un pareil procédé l'insolence est nouvelle,
Celui qui fait l'offense est celui qui querelle.

SGANARELLE.

Eh ! La bonne effrontée, à voir ce fier maintien,
Ne la croirait-on pas une femme de bien ?

SA FEMME.

Va, poursuis ton chemin, cajole tes maîtresses,
Adresse-leur tes vœux, et fais-leur des caresses ;
Mais rends-moi mon portrait sans te jouer de moi.
Elle lui arrache le portrait et s'enfuit.

SGANARELLE, *courant après elle.*

Oui, tu crois m'échapper, je l'aurai malgré toi.

SCÈNE VII.

Gros René, Lélie.

GROS-RENÉ.

Enfin, nous y voici ; mais, monsieur, si je l'ose,
Je voudrais vous prier de me dire une chose.

LÉLIE.

Hé bien, Parle ?

GROS-RENÉ.

Avez-vous le diable dans le corps
Pour ne pas succomber à de pareils efforts,
Depuis huit jours entiers avec vos longues traites
Nous sommes à piquer de chiennes de mazettes,
De qui le train maudit nous a tant secoués,
Que je m'en sens pour moi tous les membres roués,
Sans préjudice encor d'un accident bien pire,
Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire ;

Cependant arrivé vous sortez bien et beau
Sans prendre de repos, ni manger un morceau.

LÉLIE.

Ce grand empressement n'est point digne de blâme
De l'hymen de Célie on alarme mon âme ;
Tu sais que je l'adore ; et je veux être instruit
Avant tout autre soin de ce funeste bruit.

GROS-RENÉ.

Oui ; mais un bon repas vous serait nécessaire
Pour s'aller éclaircir, Monsieur, de cette affaire,
Et votre coeur sans doute en deviendrait plus fort
Pour pouvoir résister aux attaques du sort.
J'en juge par moi-même, et la moindre disgrâce
Lorsque je suis à jeun, me saisit, me terrasse ;
Mais quand j'ai bien mangé, mon âme est ferme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendraient pas à bout.
Croyez-moi, bourrez-vous et sans réserve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la fortune,
Et, pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez votre coeur.

LÉLIE.

Je ne saurais manger.

GROS-RENÉ, à part ce demi-vers.

Si fait bien moi, je meure.

Votre dîner pourtant serait prêt tout à l'heure.

LÉLIE.

Tais-toi, je te l'ordonne.

GROS-RENÉ.

Ah ! Quel ordre inhumain.

LÉLIE.

J'ai de l'inquiétude, et non pas de la faim.

GROS-RENÉ.

Et moi, j'ai de la faim, et de l'inquiétude

De voir qu'un sot amour fait toute votre étude.

LÉLIE.

Laisse-moi m'informer de l'objet de mes vœux,
Et, sans m'importuner, va manger si tu veux.

GROS-RENÉ.

Je ne réplique point à ce qu'un maître ordonne.

SCÈNE VIII.

LÉLIE, *seul.*

Non non, à trop de peur mon âme s'abandonne,
Le père m'a promis et la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui soutient mon espoir.

SCÈNE IX.

Sganarelle, Lélie.

SGANARELLE.

Nous l'avons, et je puis voir à l'aise la trogne
Du malheureux pendard qui cause ma vergogne.
Il ne m'est point connu.

LÉLIE, *à part.*

Dieu ! Qu'aperçois-je ici ?

Et si c'est mon portrait, que dois-je croire aussi ?

SGANARELLE, *continue.*

Ah ! Pauvre Sganarelle, à quelle destinée
Ta réputation est-elle condamnée,
Apercevant Lélie qui le regarde, il se retourne d'un autre côté.
Faut...

LÉLIE, *à part.*

Ce gage ne peut sans alarmer ma foi,
Être sorti des mains qui le tenaient de moi.

SGANARELLE.

Faut-il que désormais à deux doigts l'on te montre,
Qu'on te mette en chansons, et qu'en toute rencontre,
On te rejette au nez le scandaleux affront
Qu'une femme mal née imprime sur ton front.

LÉLIE, *à part.*

Me trompé-je ?

SGANARELLE.

Ah ! Truande, as-tu bien le courage
De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge,
Et femme d'un mari qui peut passer pour beau,
Faut-il qu'un marmouset, un maudit étourneau.

LÉLIE, *à part*, et regardant encore son portrait.
Je ne m'abuse point, c'est mon portrait lui-même.

SGANARELLE lui retourne le dos.
Cet homme est curieux.

LÉLIE, *à part.*

Ma surprise est extrême.

SGANARELLE.

À qui donc en a-t-il.

LÉLIE, *à part.*

Je le veux accoster.

Haut.

Puis-je... ? Hé ! De grâce, un mot.

SGANARELLE *le fuit encore.*

Que me veut-il conter ?

LÉLIE.

Puis-je obtenir de vous de savoir l'aventure

Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture.

SGANARELLE, *à part, et examinant le portrait qu'il tient et Lélia.*

D'où lui vient ce désir ; mais je m'avise ici...

Ah ! Ma foi me voilà de son trouble éclairci,

Sa surprise à présent n'étonne plus mon âme,

C'est mon homme, ou plutôt c'est celui de ma femme.

LÉLIE.

Retirez-moi de peine et dites d'où vous vient...

SGANARELLE.

Nous savons Dieu merci le souci qui vous tient.

Ce portrait qui vous fâche est votre ressemblance,

Il était en des mains de votre connaissance,

Et ce n'est pas un fait qui soit secret pour nous

Que les douces ardeurs de la dame et de vous :

Je ne sais pas si j'ai dans sa galanterie

L'honneur d'être connu de votre seigneurie ;

Mais faites-moi celui de cesser désormais

Un amour qu'un mari peut trouver fort mauvais,

Et songez que les noeuds du sacré mariage...

LÉLIE.

Quoi, celle dites-vous dont vous tenez ce gage...

SGANARELLE.

Est ma femme, et je suis son mari.

LÉLIE.

Son mari ?

SGANARELLE.

Oui, son mari vous dis-je, et mari très marri,

Vous en savez la cause et je m'en vais l'apprendre

Sur l'heure à ses parents.

SCÈNE X.

LÉLIE, seul.

Ah ! Que viens-je d'entendre.
L'on me l'avait bien dit, et que c'était de tous
L'homme le plus mal fait qu'elle avait pour époux.
Ah ! Quand mille serments de ta bouche infidèle
Ne m'auraient pas promis une flamme éternelle,
Le seul mépris d'un choix si bas et si honteux
Devait bien soutenir l'intérêt de mes feux
Ingrate, et quelque bien... Mais ce sensible outrage,
Se mêlant aux travaux d'un assez long voyage,
Me donne tout à coup un choc si violent,
Que mon coeur devient faible, et mon corps chancelant.

SCÈNE XI.

Lélie, La Femme de Sganarelle.

LA FEMME de SGANARELLE, *se tournant vers Lélie*.

Malgré moi mon perfide... Hélas ! Quel mal vous presse,
Je vous vois prêt Monsieur à tomber en faiblesse.

LÉLIE.

C'est un mal qui m'a pris assez subitement.

LA FEMME de SGANARELLE.

Je crains ici pour vous l'évanouissement :
Entrez dans cette salle, en attendant qu'il passe.

LÉLIE.

Pour un moment ou deux, j'accepte cette grâce.

SCÈNE XII.

Sganarelle et le parent de sa femme.

LE PARENT.

D'un mari sur ce point j'approuve le souci ;
Mais c'est prendre la chèvre un peu bien vite aussi,
Et tout ce que de vous je viens d'ouïr contre elle
Ne conclut point, parent, qu'elle soit criminelle.
C'est un point délicat et de pareils forfaits,
Sans les bien avérer ne s'imputent jamais.

SGANARELLE.

C'est-à-dire qu'il faut toucher au doigt la chose.

LE PARENT.

Le trop de promptitude à l'erreur nous expose.
Qui sait comme en ses mains ce portrait est venu,
Et si l'homme, après tout, lui peut être connu.
Informez-vous-en donc ; et si c'est ce qu'on pense,
Nous serons les premiers à punir son offense.

SCÈNE XIII.

SGANARELLE, *seul*.

On ne peut pas mieux dire, en effet, il est bon
D'aller tout doucement. Peut-être sans raison,
Me suis-je en tête mis ces visions cornues,
Et les sueurs au front m'en sont trop tôt venues.
Par ce portrait enfin dont je suis alarmé,
Mon déshonneur n'est pas tout à fait confirmé,
Tâchons donc par nos soins...

SCÈNE XIV.

Sganarelle, Sa femme, Lélie.

SGANARELLE, *poursuit*.

Ah ! Que vois-je, je meure,
Il n'est plus question de portrait à cette heure :
Voici ma foi la chose en propre original.

LA FEMME de SGANARELLE, à Lélie.

C'est par trop vous hâter Monsieur, et votre mal
Si vous sortez sitôt pourra bien vous reprendre.

LÉLIE.

Non non, je vous rends grâce, autant qu'on puisse rendre,
De l'obligeant secours que vous m'avez prêté.

SGANARELLE, à part.

La masque encore après lui fait civilité.
Masque : Terme familier d'injure dont
on se sert quelquefois pour qualifier
une jeune fille, une femme, et lui
reprocher sa laideur ou sa malice.

SCÈNE XV.

Sganarelle, Lélie.

SGANARELLE, à part.

Il m'aperçoit. Voyons ce qu'il me pourra dire.

LÉLIE, à part.

Ah ! Mon âme s'émeut, et cet objet m'inspire...
Mais je dois condamner cet injuste transport,
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon sort.
Envions seulement le bonheur de sa flamme.
Passant auprès de lui et le regardant.
Ô ! Trop heureux d'avoir une si belle femme.

SCÈNE XVI.

Sganarelle, Célie.

SGANARELLE, sans voir Célie.

Ce n'est point s'expliquer en termes ambigus.
Cet étrange propos me rend aussi confus
Que s'il m'était venu des cornes à la tête.
Il se tourne du côté que Lélie s'en vient d'en aller.
Allez, ce procédé n'est point du tout honnête.

CÉLIE, *à part.*

Quoi, Lélie a paru tout à l'heure à mes yeux,
Qui pourrait me cacher son retour en ces lieux.

SGANARELLE, *poursuit.*

Ô ! Trop heureux, d'avoir une si belle femme,
Malheureux bien plutôt de l'avoir cette infâme,
Célie approche peu à peu de lui, attend que son transport soit fini pour lui parler.
Dont le coupable feu trop bien vérifié,
Sans respect ni demi nous a cocufié.
Mais je le laisse aller après un tel indice
Et demeure les bras croisés comme un jocrisse.
Ah ! Je devais du moins lui jeter son chapeau,
Lui ruer quelque pierre, ou crotter son manteau,
Et sur lui hautement pour contenter ma rage
Faire au larron d'honneur crier le voisinage.

CÉLIE.

Celui qui maintenant devers vous est venu,
Et qui vous a parlé, d'où vous est-il connu ?

SGANARELLE.

Hélas ! Ce n'est pas moi qui le connaît, Madame ;
C'est ma femme.

CÉLIE.

Quel trouble agite ainsi votre âme ?

SGANARELLE.

Ne me condamnez point d'un deuil hors de saison,
Et laissez-moi pousser des soupirs à foison.

CÉLIE.

D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes ?

SGANARELLE.

Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes
Et je le donnerais à bien d'autres qu'à moi
De se voir sans chagrin au point où je me vois.
Des maris malheureux, vous voyez le modèle,
On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle ;

Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction
L'on me dérobe encore la réputation.

CÉLIE.

Comment ?

SGANARELLE.

Ce damoiseau, parlant par révérence
Me fait cocu Madame, avec toute licence ;
Et j'ai su par mes yeux avérer aujourd'hui
Le commerce secret de ma femme et de lui.

CÉLIE.

Celui qui maintenant...

SGANARELLE.

Oui, oui, me déshonore,
Il adore ma femme, et ma femme l'adore.

CÉLIE.

Ah ! J'avais bien jugé que ce secret retour
Ne pouvait me couvrir que quelque lâche tour ;
Et j'ai tremblé d'abord en le voyant paraître,
Par un pressentiment de ce qui devait être.

SGANARELLE.

Vous prenez ma défense avec trop de bonté.
Tout le monde n'a pas la même charité
Et plusieurs qui tantôt ont appris mon martyre,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que rire.

CÉLIE.

Est-il rien de plus noir que ta lâche action,
Et peut-on lui trouver une punition,
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie,
Après t'être souillé de cette perfidie.
Ô ciel ! Est-il possible ?

SGANARELLE.

Il est trop vrai pour moi.

CÉLIE.

Ah ! Traître, scélérat, âme double et sans foi.

SGANARELLE.

La bonne âme !

CÉLIE.

Non, non, l'enfer n'a point de gêne
Qui ne soit pour ton crime une trop douce peine.

SGANARELLE.

Que voilà bien parler !

CÉLIE.

Avoir ainsi traité
Et la même innocence et la même bonté.

SGANARELLE.

Il soupire haut

Hay !

CÉLIE.

Un coeur qui jamais n'a fait la moindre chose
A mérité l'affront où ton mépris l'expose.

SGANARELLE.

Il est vrai.

CÉLIE.

Qui bien loin... Mais c'est trop, et ce coeur
Ne saurait y songer sans mourir de douleur.

SGANARELLE.

Ne vous fâchez pas tant ma très chère Madame,
Mon mal vous touche trop et vous me percez l'âme.

CÉLIE.

Mais ne t'abuse pas jusqu'à te figurer
Qu'à des plaintes sans fruit j'en veuille demeurer,
Mon coeur pour se venger sait ce qu'il te faut faire,

Et j'y cours de ce pas, rien ne m'en peut distraire.

SCÈNE XVII.

SGANARELLE, *seul*.

Que le ciel la préserve à jamais de danger.
Voyez quelle bonté de vouloir me venger.
En effet, son courroux qu'excite ma disgrâce,
M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse
Et l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
De semblables affronts à moins qu'être un vrai sot.
Courons donc le chercher ce pendard qui m'affronte
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos dépens,
Et sans aucun respect faire cocus les gens.
Il se retourne ayant fait trois ou quatre pas.
DouceMENT, s'il vous plaît, cet homme a bien la mine
D'avoir le sang bouillant et l'âme un peu mutine,
Il pourrait bien mettant affront dessus affront
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon coeur les esprits colériques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques :
Je ne suis point battant de peur d'être battu
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offense
Il faut absolument que je prenne vengeance.
Ma foi laissons-le dire autant qu'il lui plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera :
Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer pour ma peine
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras ?
La bière est un séjour par trop mélancolique,
Et trop malsain pour ceux qui craignent la colique,
Et quant à moi je trouve, ayant tout compassé,
Qu'il vaut mieux être encore cocu que trépassé :
Quel mal cela fait-il ? La jambe en devient-elle
Plus tortue après tout, et la taille moins belle.
Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision,

Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage ;
Puisqu'on tient à bon droit tout crime personnel
Que fait là notre honneur pour être criminel,
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme,
Si nos femmes sans nous ont un commerce infâme,
Il faut que tout le mal tombe sur notre dos !
Elles font la sottise, et nous sommes les sots,
C'est un vilain abus et les gens de police
Nous devraient bien régler une telle injustice.
N'avons-nous pas assez des autres accidents
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents,
Les querelles, procès, faim, soif et maladie,
Troublent-ils pas assez le repos de la vie
Sans s'aller de surcroît aviser sottement
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement.
Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,
Et mettons sous nos pieds les soupirs et les larmes,
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort ;
Mais pourquoi moi pleurer puisque je n'ai point tort :
En tout cas ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie,
Voir cajoler sa femme et n'en témoigner rien
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien :
N'allons donc point chercher à faire une querelle
Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.
L'on m'appellera sot de ne me venger pas ;
Mais je le serais fort de courir au trépas.
Mettant la main sur son estomac.
Je me sens là pourtant remuer une bile
Qui veut me conseiller quelque action virile :
Oui le courroux me prend, c'est trop être poltron :
Je veux résolument me venger du larron :
Déjà pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme.

SCÈNE XVIII.

Gorgibus, Célie, La Suivante.

CÉLIE.

Oui, je veux bien subir une si juste loi
Mon père, disposez de mes vœux et de moi,
Faites quand vous voudrez signer cet hyménée ;
À suivre mon devoir je suis déterminée,
Je prétends gourmander mes propres sentiments
Et me soumettre en tout à vos commandements.

GORGIBUS.

Ah ! Voilà qui me plaît de parler de la sorte,
Parbleu, si grande joie à l'heure me transporte,
Que mes jambes sur l'heure en cabrioleraient,
Si nous n'étions point vus de gens qui s'en riraient.
Approche-toi de moi, viens çà que je t'embrasse
Une belle action n'a pas mauvaise grâce,
Un père, quand il veut peut sa fille baiser
Sans que l'on ait sujet de s'en scandaliser.
Va le contentement de te voir si bien née
Me fera rajeunir de dix fois une année.

SCÈNE XIX.

Célie, La Suivante.

LA SUIVANTE.

Ce changement m'étonne.

CÉLIE.

Et lorsque tu sauras
Par quel motif j'agis tu m'en estimeras.

LA SUIVANTE.

Cela pourrait bien être.

CÉLIE.

Apprends donc que Lélie,
A pu blesser mon cœur par une perfidie,
Qu'il était en ces lieux sans...

LA SUIVANTE.

Mais il vient à nous.

SCÈNE XX.

Célie, Lélie, La Suivante.

LÉLIE.

Avant que pour jamais je m'éloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette place...

CÉLIE.

Quoi me parler encore, avez-vous cette audace ?

LÉLIE.

Il est vrai qu'elle est grande et votre choix est tel,
Qu'à vous rien reprocher je serais criminel,
Vivez, vivez contente et bravez ma mémoire,
Avec le digne époux qui vous comble de gloire.

CÉLIE.

Oui traître j'y veux vivre, et mon plus grand désir
Ce serait que ton coeur en eût du déplaisir.

LÉLIE.

Qui rend donc contre moi ce courroux légitime ?

CÉLIE.

Quoi tu fais le surpris, et demandes ton crime ?

SCÈNE XXI.

Célie, Lélie, Sganarelle, La Suivante.

SGANARELLE *entre armé.*

Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur
Qui sans miséricorde a souillé notre honneur !

CÉLIE, *à Lélie.*

Tourne ? Tourne les yeux ? Sans me faire répondre.

LÉLIE.

Ah ! Je vois...

CÉLIE.

Cet objet suffit pour te confondre.

LÉLIE.

Mais pour vous obliger bien plutôt à rougir.

SGANARELLE.

Ma colère à présent est en état d'agir,
Dessus ses grands chevaux est monté mon courage ;
Et si je le rencontre on verra du carnage :
Oui j'ai juré sa mort, rien ne peut l'empêcher :
Où je le trouverai, je le veux dépêcher,
Au beau milieu du coeur il faut que je lui donne...

LÉLIE.

À qui donc en veut-on ?

SGANARELLE.

Je n'en veux à personne.

LÉLIE.

Pourquoi ces armes-là ?

SGANARELLE.

C'est un habillement
Que j'ai pris pour la pluie. *À part.* Ah ! Quel contentement
J'aurais à le tuer, prenons-en le courage.

LÉLIE.

Hay ?

SGANARELLE, *se donnant des coups de poings sur l'estomac, et des soufflets pour s'exciter.*

Je ne parle pas.

À part.

Ah ! Poltron dont j'enrage,

Lâche ! Vrai coeur de poule.

CÉLIE.

Il t'en doit dire assez

Cet objet, dont tes yeux nous paraissent blessés.

LÉLIE.

Oui, je connais par là que vous êtes coupable

De l'infidélité la plus inexcusable,

Qui jamais d'un amant puisse outrager la foi.

SGANARELLE, *à part.*

Que n'ai-je un peu de coeur !

CÉLIE.

Ah ! Cesse devant moi

Traître, de ce discours l'insolence cruelle.

SGANARELLE.

Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle,

Courage, mon enfant, sois un peu vigoureux,

Là, hardi, tâche à faire un effort généreux,

En le tuant, tandis qu'il tourne le derrière.

LÉLIE, faisant deux ou trois pas sans dessein, fait retourner Sganarelle qui s'approchait pour le tuer.

Puisqu'un pareil discours émeut votre colère

Je dois de votre coeur me montrer satisfait,

Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

CÉLIE.

Oui, oui, mon choix est tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LÉLIE.

Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

SGANARELLE.

Sans doute elle fait bien de défendre mes droits.
Cette action Monsieur, n'est point selon les lois,
J'ai raison de m'en plaindre, et si je n'étais sage,
On verrait arriver un étrange carnage.

LÉLIE.

D'où vous naît cette plainte ? et quel chagrin brutal...

SGANARELLE.

Suffit. Vous savez bien où le bois me fait mal
Mais votre conscience et le soin de votre âme
Vous devraient mettre aux yeux que ma femme est ma femme,
Et vouloir à ma barbe en faire votre bien,
Que ce n'est pas du tout agir en bon chrétien.

LÉLIE.

Un semblable soupçon est bas et ridicule,
Allez dessus ce point n'ayez aucun scrupule ;
Je sais qu'elle est à vous, et bien loin de brûler...

CÉLIE.

Ah qu'ici tu sais bien traître, dissimuler.

LÉLIE.

Quoi me soupçonnez-vous d'avoir une pensée
De qui son âme ait lieu de se croire offensée :
De cette lâcheté voulez-vous me noircir.

CÉLIE.

Parle ? Parle à lui-même ? Il pourra t'éclaircir.

SGANARELLE.

Vous me défendez mieux que je ne saurais faire,
Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCÈNE XXII.

Sganarelle, Sa femme, Célie, Lélie, La suivante.

LA FEMME DE SGANARELLE, *à Célie.*

Je ne suis point d'humeur à vouloir contre vous
Faire éclater Madame, un esprit trop jaloux ;
Mais je ne suis point dupe et vois ce qui se passe.
Il est de certains feux de fort mauvaise grâce ;
Et votre âme devrait prendre un meilleur emploi
Que de séduire un coeur qui doit n'être qu'à moi.

CÉLIE.

La déclaration est assez ingénue.

SGANARELLE, *à sa femme.*

L'on ne demandait pas carogne ta venue,
Tu la viens quereller lorsqu'elle me défend,
Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton galant.

CÉLIE.

Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.
Se tournant vers Lélie.
Tu vois si c'est mensonge ; et j'en suis fort ravie.

LÉLIE.

Que me veut-on conter ?

LA SUIVANTE.

Ma foi, je ne sais pas

Quand on verra finir ce galimatias,
Déjà depuis longtemps je tâche à le comprendre,
Et si plus je l'écoute et moins je puis l'entendre ;
Je vois bien à la fin que je m'en dois mêler.
Allant se mettre entre Lélie et sa maîtresse.
Répondez-moi par ordre, et me laissez parler.
À Lélie.

Vous, qu'est-ce qu'à son coeur peut reprocher le vôtre ?

LÉLIE.

Que l'infidèle a pu me quitter pour un autre :
Que lorsque, sur le bruit de son hymen fatal,

J'accours tout transporté d'un amour sans égal,
Dont l'ardeur résistait à se croire oubliée,
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

LA SUIVANTE.

Mariée, à qui donc ?

LÉLIE, montrant Sganarelle.
À lui.

LA SUIVANTE.

Comment, à lui ?

LÉLIE.

Oui-da.

LA SUIVANTE.

Qui vous l'a dit ?

LÉLIE.

C'est lui-même, aujourd'hui.

LA SUIVANTE, à Sganarelle.

Est-il vrai ?

SGANARELLE.

Moi ? J'ai dit que c'était à ma femme
Que j'étais marié.

LÉLIE.

Dans un grand trouble d'âme
Tantôt de mon portrait je vous ai vu saisi.

SGANARELLE.

Il est vrai : le voilà.

LÉLIE.

Vous m'avez dit aussi
Que celle aux mains de qui vous aviez pris ce gage
Était liée à vous des noeuds du mariage.

SGANARELLE.

Montrant sa femme.

Sans doute, et je l'avais de ses mains arraché,
Et n'eusse pas sans lui découvert son péché.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Que me viens-tu conter par ta plainte importune ?
Je l'avais sous mes pieds rencontré par fortune,
Et même quand après ton injuste courroux

Montrant Lélie.

J'ai fait dans sa faiblesse entrer Monsieur chez nous,
Je n'ai pas reconnu les traits de sa peinture.

CÉLIE.

C'est moi qui du portrait ai causé l'aventure
Et je l'ai laissé choir en cette pâmoison

À Sganarelle.

Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

LA SUIVANTE.

Vous voyez que sans moi vous y seriez encore,
Et vous aviez besoin de mon peu d'ellébore.

SGANARELLE.

Prendrons-nous tout ceci pour de l'argent comptant :
Mon front l'a, sur mon âme, eu bien chaude pourtant !

SA FEMME.

Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée
Et doux que soit le mal, je crains d'être trompée.

SGANARELLE.

Hé ! Mutuellement croyons-nous gens de bien,
Je risque plus du mien que tu ne fais du tien :
Accepte sans façon le marché qu'on propose.

SA FEMME.

Soit, mais gare le bois si j'apprends quelque chose.

CÉLIE, à Lélie, après avoir parlé bas ensemble.

Ah ! Dieux ! S'il est ainsi, qu'est-ce donc que j'ai fait,

Je dois de mon courroux appréhender l'effet :
Oui, vous croyant sans foi, j'ai pris pour ma vengeance
Le malheureux secours de mon obéissance
Et depuis un moment mon coeur vient d'accepter
Un hymen que toujours j'eus lieu de rebuter,
J'ai promis à mon père, et ce qui me désole...
Mais je le vois venir.

LÉLIE.

Il me tiendra parole.

SCÈNE XXIII.

Célie, Lélie, Gorgibus, Sganarelle, Sa Femme, La Suivante.

LÉLIE.

Monsieur, vous me voyez en ces lieux de retour
Brûlant des mêmes feux, et mon ardente amour
Verra comme je crois la promesse accomplie
Qui me donna l'espoir de l'hymen de Célie.

GORGIBUS.

Monsieur, que je revois en ces lieux de retour
Brûlant des mêmes feux, et dont l'ardente amour
Verra que vous croyez la promesse accomplie
Qui vous donna l'espoir de l'hymen de Célie,
Très humble serviteur à votre seigneurie.

LÉLIE.

Quoi ? Monsieur, est-ce ainsi qu'on trahit mon espoir ?

GORGIBUS.

Oui, Monsieur, c'est ainsi que je fais mon devoir,
Ma fille en suit les lois.

CÉLIE.

Mon devoir m'intéresse,
Mon père, à dégager vers lui votre promesse.

GORGIBUS.

Est-ce répondre en fille à mes commandements ?

Tu te démens bientôt de tes bons sentiments,
Pour Valère tantôt... Mais j'aperçois son père,
Il vient assurément pour conclure l'affaire.

SCÈNE DERNIÈRE.

Célie, Lélie, Gorgibus, Sganarelle, Sa Femme, Villebrequin, La Suivante.

GORGIBUS.

Qui vous amène ici, Seigneur Villebrequin ?

VILLEBREQUIN.

Un secret important, que j'ai su ce matin,
Qui rompt absolument ma parole donnée.
Mon fils, dont votre fille acceptait l'hyménée,
Sous des liens cachés trompant les yeux de tous,
Vit, depuis quatre mois, avec Lise en époux ;
Et comme des parents le bien et la naissance
M'ôtent tout le pouvoir d'en casser l'alliance,
Je vous viens...

GORGIBUS.

Brisons là, si sans votre congé,
Valère votre fils ailleurs s'est engagé,
Je ne vous puis celer que ma fille Célie,
Dès longtemps par moi-même est promise à Lélie,
Et que riche en vertus son retour aujourd'hui
M'empêche d'agréer un autre époux que lui.

VILLEBREQUIN.

Un tel choix me plaît fort.

LÉLIE.

Et cette juste envie
D'un bonheur éternel va couronner ma vie.

GORGIBUS.

Allons choisir le jour pour se donner la foi.

SGANARELLE.

A-t-on mieux cru jamais être cocu que moi.

Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jeter dans l'esprit une fausse créance :
De cet exemple-ci, ressouvenez-vous bien,
Et quand vous verriez tout ne croyez jamais rien.

Fin